



CARDINAL LORIS F. CAPOVILLA

**MES ANNÉES AVEC
LE PAPE JEAN XXIII**

Conversations avec Ezio Bolis

Témoignage unique sur le pape Jean XXIII
par son secrétaire particulier.

« La mémoire vivante de Jean XXIII »

* * *

Qui était en réalité Angelo Giuseppe Roncalli ? Le jeune clerc sérieux du jour de son ordination, l'aumônier qui soigne et console les blessés de guerre, le prêtre qui affronte avec enthousiasme la dureté de l'après-guerre, l'évêque qui gère avec compétence des rapports diplomatiques tendus lors de la guerre froide, le Pape souriant bien que profondément conscient de la souffrance du monde. En Jean XXIII cohabitait en totale harmonie une grande variété de nuances. C'est ce qui ressort du portrait fascinant que dresse le Cardinal Capovilla dans le récit de ses souvenirs, depuis sa première rencontre avec celui qui était alors nonce à Paris, pendant toute la période de l'après-guerre, jusqu'aux premières années du Concile Vatican II. Y sont évoqués des moments de la vie quotidienne du Pape comme des réflexions partagées lors de promenades.

Émerge ainsi le profil d'un homme d'une grande profondeur spirituelle et humaine, attaché à sa terre et en même temps capable de penser au monde dans sa totalité, qui « vivait en présence de Dieu avec la simplicité de l'homme qui marche dans les rues de sa ville natale (Cardinal Suenens) ».

*Le cardinal **Loris Francesco Capovilla** (né à Pontelongo en 1915) a été, du 15 mars 1953 au 3 juin 1963, le secrétaire particulier d'Angelo Giuseppe Roncalli, à partir du moment où ce dernier a été patriarche de Venise jusqu'à sa mort. Il a été créé cardinal le 22 février 2014.*

*Le père **Ezio Bolis** est directeur de la Fondation Jean XXIII, Professeur au Séminaire de Bergame, à la Faculté de théologie d'Italie septentrionale à Milan et à l'Université Pontificale Salésienne de Turin.*

Titre original :

I miei anni con papa Giovanni XXIII – conversazione con Ezio Bolis

Propriété littéraire réservée

© 2013 RCS Libri S.p.A., Milan

Traduction de l'italien : Cathy Brenti

Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration avec la Fondation Pape Jean XXIII de Bergame (Italie)

Avec la précieuse contribution de Ivan Bastoni



*

EAN Epub : 978-2-84024-840-8

© Editions des Béatitudes

Société des OEuvres Communautaires, avril 2014

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Illustration de la couverture : © Time & Life Pictures/Getty Images

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

expliquer la vie par le seul enchaînement rigide et déterministe de lois naturelles d'un joug terrible, l'esclavage révélateur de l'homme, qui, « encadré comme il est, ne reprendra sa dignité primitive que par un retour au Verbe éternel ».

Huit ans auparavant, le 2 décembre 1935, en pleine guerre d'Éthiopie, Mgr Roncalli écrivait à sa famille :

« Actuellement, le monde entier est en émoi. Nous devons prier pour ce monde agité. Nous devons prier pour notre chère Italie. Il y a des questions importantes en jeu et on risque fort, à vouloir raisonner dessus, de se tromper. Il est certain cependant qu'on revient aux anciennes fables. Le gros poisson voudrait manger le plus petit. Le plus petit dit que la mer est grande et qu'elle appartient à tous. Cela suffit, espérons que la guerre cesse au plus vite, car c'est toujours la guerre. »

Noël 1943, peur et méfiance, froid et famine. Je garde en mon cœur le souvenir d'une visite faite à une grande dame juive qui vivait dans la terreur, calfeutrée dans son logement glacé sous les toits d'une maison vénitienne, à côté de son mari catholique pratiquant. Créatures d'élection tous les deux. La femme avait reçu le baptême. Je ne me suis pas demandé alors si c'était par inspiration divine ou à cause de la menace des événements.

Au cours de ces heures tragiques, entre angoisse et interrogations, je sentais l'amour respirer en moi et autour de moi. Nous n'étions pas tous méchants. La haine ne dominait pas chez tous. Nous n'étions pas perdus. Nous partagions les privations avec tous, comme l'avait demandé Mgr Roncalli le 25 juin 1942 en se tournant vers la population de la campagne : « Soyez fidèles à tout prix aux lois de l'État. Ne fraudez en rien les dispositions civiles ou militaires. Ceux qui veulent faire les malins en fuyant les lois du moment, sur les denrées, sur les réserves, sur les prix, sont des malheureux. Ne croyez pas aux richesses accumulées par les profiteurs, lesquels, en plus de perdre l'honneur et le témoignage d'une bonne conscience, finissent toujours par tout compromettre devant Dieu et aussi devant les hommes, pour le présent comme pour l'avenir. »

Quand je pense à tout ce que nous avons vu de nos yeux au cours de ces années, dans les temps qui ont suivi et dans ceux

où nous vivons ! Mille catastrophes et une litanie interminable de malheurs. Comme au cours du premier conflit mondial, on vit proliférer le phénomène des « requins », ceux qui s'enrichissaient par des trafics d'armes ou de denrées alimentaires, de même, après la Seconde Guerre mondiale, explose le phénomène des « guépards⁹ » avec, comme conséquence, la corruption des partis politiques.

Ce qui est le plus affligeant, c'est de voir combien on peut ignorer l'Histoire qui devrait être « témoin des temps, lumière de vérité, aliment de la mémoire, maîtresse de vie, messagère de l'Antiquité », comme le rappelle Cicéron dans son *De Oratore*¹⁰.

En 1944, vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, Roncalli est à Istanbul. Dans peu de temps, Pie XII va le nommer nonce apostolique à Paris, mais au cours de ces derniers jours sur le Bosphore, Roncalli se demandait à quoi l'Église devait se préparer, devant l'horizon vacillant de redressements internationaux qui allaient redessiner les cartes et les équilibres du monde de l'après-guerre.

C'est à Pâques de cette année-là que Roncalli écrit :

« Des voix discordantes ont annoncé des jours tristes à venir pour l'Église. N'ayons pas peur. À l'heure du déluge universel, Dieu a recueilli dans l'Arche de Noé le secret de la nouvelle vie. Regardez l'Église dans le conflit actuel. Elle navigue sur les eaux. Quand la tourmente sera passée, elle se posera sur les ruines et ouvrira à nouveau ses trésors pour le salut et la restauration du monde. Il est certain qu'il y aura des sacrifices, de nouveaux sacrifices de sang. Mais ce ne sera que la continuation du Sang du Christ qui rachète et sauve. »

Pendant que Mgr Roncalli annonçait un retour salvifique de l'Église au secours d'une humanité à reconstruire, l'échiquier mondial était plus instable que jamais. Et ce n'est pas par hasard que, dans ses paroles, le futur Pape n'excluait pas la difficulté

que la fin du conflit allait comporter. Les puissances en jeu auraient tout fait, risqué toute charte et compromis tout bien pour conquérir un rôle hégémonique ou, au moins, arracher le plus de terrain possible.

Chacun des fronts opposés, les Alliés et les puissances de l'Axe, proposait sa nouvelle charte de mise en ordre de la planète. Chaque pays, s'il sortait vainqueur du conflit, voulait imposer de nouvelles frontières, de nouveaux domaines d'influences, de nouvelles lois. Quelques-uns déjà hypothéquaient un sommet diplomatique élargi pour coordonner les choix et les actions politiques qui allaient inaugurer ce nouveau monde. Toujours dans ses pages de 1949, Mgr Roncalli commentait cette hypothèse avec une objectivité qui voyait loin :

« La voix d'un grand peuple arrive à nos oreilles pour préconiser la constitution d'une charte mondiale de la paix, d'une législation, d'un parlement, d'un gouvernement mondial. Gardons-nous des utopies. Le Testament de Jésus, voilà la charte de la paix dans le monde. Voilà l'organisation du monde : la doctrine évangélique, telle que l'Église continue à l'enseigner depuis tant de siècles. »

Telle était la conviction enracinée de l'homme de foi, une certitude qui l'animerait aussi dans son rôle de nonce apostolique à Paris et qu'il révéla quand, en février 1947, il dut commenter l'arrivée des signataires des traités de paix dans la capitale française. Voilà ce qu'il écrivait dans son agenda :

« Ai cru bon de participer à la réception solennelle à l'Élysée avec les signataires de la paix. À Bidault (Georges, ministre des Affaires Étrangères français), qui avait présidé l'événement et qui fut très aimable avec le nonce, il dit : "L'épouse est bienvenue, même si elle est un peu boiteuse". »

La sensation éprouvée le premier jour se fit encore plus amère le lendemain :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

arrivait des demandes d'autographe pour des personnes que, pour la plupart, il ne connaissait pas, alors que Mgr Carozzi n'en avait jamais reçu.

« Bonne idée ! répondit-il. Je lui préparerai une photo dédicacée. »

Plusieurs jours passèrent, la photographie était toujours sur le bureau. À mes demandes, le Saint-Père répondait toujours : « Je le ferai, je le ferai, un peu de patience. » Un matin, finalement, il me dit : « C'est prêt. Merci de l'envoyer. » Avant de mettre la photo dans une enveloppe, je lis rapidement les quelques mots écrits à la main, sans pouvoir cacher une grimace de déception : « À don Gelmo, très cher, *in aevum*. Joannes XXIII Pp. » Le Pape se rendit compte de mon désappointement et me demanda : « Ça ne te va pas ? Au contraire, c'est parfait. Il suffit de savoir le lire : ce *in aevum*, “pour toujours”, dit tout, et le dit bien pour celui qui sait comprendre : soixante-dix ans d'amitié. »

11. NDT : Réseau de Radio et Télévision Italienne.

12. NDT : « L'avenir d'Italie ».

13. NDT : Cf. Jn 19, 5.

14. Cf. Jn 1, 6.

III

L'ÉLECTION

Dans les jours précédant le Conclave d'octobre 1958, parmi les papabili circule aussi le nom du cardinal Roncalli, malgré son âge désormais avancé. Il semble que, parmi ceux qui soutiennent sa candidature, se trouvent des figures prestigieuses et les pasteurs de diocèses importants comme Dalla Costa, évêque de Florence, Fossati, de Turin, Spellman, de New York, Feltin de Paris et de nombreux autres. En plus du patriarche de Venise, on avance les noms du cardinal arménien Agagianian et du cardinal Aloisi Masella, camerlingue du Sacré Collège, c'est-à-dire celui qui a le devoir de conduire l'Église en période de vacance du Saint-Siège. Lercaro, évêque de Bologne, suscite quelque perplexité à cause de ses choix pastoraux très avant-gardistes. Siri, évêque de Gênes, et Ruffini, de Palerme, qui ont l'estime de tous en tant qu'éminents théologiens, sont craints pour leur caractère autoritaire.

Le samedi 25 octobre, cinquante cardinaux entrent dans la chapelle Sixtine pour élire le nouveau pape. Mindszenty et Stepinac ne peuvent être présents, ils en ont été empêchés par le gouvernement communiste de leurs pays respectifs. De nombreux cardinaux ont dépassé depuis peu les quatre-vingts ans. Par ailleurs, les temps ne semblent pas encore mûrs pour choisir un candidat non italien. En plus de ceux qui viennent des milieux de la Curie, on préférerait quelqu'un qui ait une expérience pastorale conséquente, qui ne soit ni théologien professionnel, ni juriste chevronné. L'image qui prévaut est

celle d'un candidat doux qui soit homme de dialogue.

Les possibilités se réduisent et le choix tombe sur le patriarche de Venise qui est élu le troisième jour du Conclave, le 28 octobre 1958, vers 17 heures. Un peu plus d'une heure plus tard, à 18 h 05, le cardinal Canali annonce depuis la loggia de Saint-Pierre l'« habemus papam » tant attendu et la nouvelle fait immédiatement le tour du monde. Quelques instants plus tard, le nouveau Pape, qui a choisi de prendre le nom de Jean XXIII, donne la bénédiction urbi et orbi à la ville de Rome et au monde.

Parmi les premières décisions prises par le nouveau Pape, le choix de son premier collaborateur, le secrétaire d'État, tombe sur Mgr Tardini, homme expérimenté et sincère, déjà étroit collaborateur de Pie XII depuis de nombreuses années.

EB

Quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis que Pie XII était revenu, sans vie, dans sa ville de Rome pour sa sépulture dans la Basilique vaticane. Le commentaire fait par Roncalli, alors cardinal, n'a rien perdu de son éloquence incisive et persuasive :

« En suivant en direct ou par retransmission à la télévision le transport de la dépouille du Pape depuis Castel Gandolfo jusqu'au Latran, puis à Saint-Pierre, je me suis mis à me demander si le triomphe d'un ancien empereur romain vers le Campidoglio aurait pu égaler – non quant au déploiement des forces militaires, mais plutôt par ce qui était déployé de dignité, de majesté spirituelle et d'émotion – les proportions d'un spectacle qui attendrissait tant de cœurs. Me revint à l'esprit une nouvelle fois l'expression de notre grand écrivain lombard : « La charité est si forte qu'entre les successions si variées et si solennelles des inquiétudes universelles, ce qui prime, c'est le respect pour un homme, parce que cet

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Vous vous êtes bien reposé, Saint-Père ? »

« J'ai somnolé plus que dormi. J'ai répété plusieurs fois et avec davantage de ferveur mes dévotions habituelles, je me suis bien entretenu avec mon ange gardien et j'en suis déjà à Vêpres. »

Il célébra la messe dans la chapelle de l'appartement, assisté du frère augustinien Federico Belotti, bergamasque de la sacristie pontificale, et de moi-même. À 8 heures surgit le tailleur, Annibale Gammarelli. Un curieux chroniqueur fit ensuite passer le mot que Jean XXIII était un peu à l'étroit dans son habit, détail qui se prêtait bien à ce qui était derrière. Dans ces bruits de couloir qui accompagnent un tel événement, on avait plutôt pensé à une taille numéro un puisque, dans les pronostics pour l'élection au siège de Pierre, les noms qui revenaient le plus étaient ceux des cardinaux Lercaro, Agagianian et Valeri. Pour le Cardinal Roncalli, de même que pour l'autre papabile, le Cardinal Aloisi Masella, la taille numéro deux se prêtait mieux.

En réalité, les choses, comme c'est souvent le cas, se passèrent bien plus simplement et Gammarelli, sur indication de Mgr Dante qui, la veille au soir, avait écarté les vêtements les plus étroits, avait apporté avec lui une taille numéro deux.

Ces indiscretions ne me scandalisèrent pas alors, ni ne me surprennent aujourd'hui. C'est très humain, devant des événements aussi grands, que les personnes curieuses de nature fassent voler haut l'imagination. Du reste, l'indiscrétion quant à l'habit ne fut ni l'unique ni la plus grave de toutes celles qu'il eut à subir.

Ce qui eut – de loin – le plus de retentissement, fut la reconstitution que le sociologue et prêtre américain Andrew Greeley fit des tours de scrutin dans le secret du Conclave. Selon ce qu'il écrivit, le candidat favori aurait été jusqu'à la fin

le cardinal arménien Agagianian.

Cette version des faits présentait néanmoins un certain nombre d'incohérences évidentes. Il y eut onze tours de scrutin, mais Greeley n'en compta que six, les confondant avec le nombre de fumées. De plus, le cardinal Valeri, pour qui le cardinal Roncalli avait voté à la fin du premier tour de scrutin, n'apparaît pas sur la liste des *papabili* reconstituée par Greeley.

Ceci étant dit, de telles fuites, aussi infondées les unes que les autres, ne doivent pas nous surprendre. En dépit de la rigueur du secret, il y a toujours quelque chose qui filtre même des lieux les plus secrets. Il est vrai que Jean XXIII lui-même offrit quelques pistes, par ses allusions discrètes et répétées sur son élection. Par exemple, au cours de l'audience accordée au Collège arménien, le 1er février 1959. Saluant le cardinal Agagianian, « la fleur la plus parfumée et odorante de ce pays », il confia aux élèves : « Savez-vous que votre cardinal et moi étions comme des adjudications au Conclave en octobre dernier ? Nos noms sortaient l'un après l'autre, se relayant comme des pois chiches dans l'eau bouillante. »

Le lendemain de son investiture, le Pape se fit remarquer par quelques petites entorses au protocole du Vatican. On connaît bien son rapport conflictuel avec le formalisme, mais on a souvent exagéré en le décrivant comme un pape anticonformiste et allergique aux rites. On a par exemple souvent écrit que toute une série de choses lui pesaient. Déjà, le 29 octobre, il supprima le baiser sur les pieds et l'encensement du Pape fait à genoux. Il dispensa de la triple gémuflexion au cours des audiences, et d'autres usages encore. Il ne faut cependant pas en conclure qu'il s'arrêtait démesurément à ces aspects qui, bien que justifiant des réformes, demeuraient secondaires. Il n'avait pas hâte de se libérer des tenues, auxquelles il reconnaissait après tout une légitimité. Il veillait plutôt à ce qui importait le plus :

convaincre chacun d'écouter de nouveau la Parole du Christ et de la vivre à la lettre, étant bien persuadé que les attitudes n'expriment pas la plénitude de la réalité ecclésiale. Il vécut le quotidien de son aventure vaticane avec le réalisme des fils de la campagne, qui attendent avec confiance la saison de la récolte. Il savait que certaines choses dépérissent ou changent sans que nous ayons besoin de nous en préoccuper outre mesure.

Il donnait leur juste poids à ces aspects terrestres de son magistère, oubliant presque la crainte révérencielle qu'il suscitait chez beaucoup de ceux qui l'approchaient. Je me rappelle par exemple la première rencontre qui eut lieu le matin du 29 octobre.

Il s'agissait d'un volontaire de la Secrétairerie patriarcale de Venise, un étudiant universitaire arrivé à Rome de bon matin. Il descendit le libérer à la Porte de Bronze où on ne le laissait pas entrer parce qu'il ne possédait pas de lettres de créance. Il apportait divers dossiers et le courrier des jours précédents. Le jeune homme, n'imaginant pas rencontrer le Pape sur-le-champ, dès qu'il le vit venir à sa rencontre avec les bras grands ouverts, tomba à genoux et éclata en sanglots.

« Franco, c'est toujours moi, lui dit le Pape avec douceur. Tu vois ? Je n'ai fait que changer d'habit et de nom. »

C'est facile de sourire de ce moment de faiblesse, de la réaction humaine d'un jeune devant un homme qu'il avait connu évêque et retrouvait maintenant Pape. Moi-même, la veille au soir, ce n'était qu'à grand-peine que j'avais réussi à articuler un mot en sa présence.

Qu'ai-je fini par bafouiller pendant que je lui baisais les mains et les pieds ? Et lui, que m'a-t-il répondu ? Je me contenterai de rapporter ce que lui-même confiait à propos de sa rencontre, tout jeune prêtre, avec Pie X en 1904 : « Le Pape se pencha sur moi qui lui dis des mots dont je me rappelle très bien, mais qui sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bienfaits de son pontificat. »

Ces quelques mots confiés par le Pape avaient dû provoquer chez don Rossi une telle joie que ce n'est qu'avec difficulté qu'il réussit à les garder pour lui seul. Ce « grand secret » n'était autre que l'annonce du Concile et don Rossi comprit tout de suite qu'il avait assisté aux premiers pas silencieux d'un parcours qui ferait date.

Jusqu'au 20 janvier, cependant, il sembla que rien ne fût encore décidé. À cette date, le cardinal Tardini note dans son agenda :

« Sa Sainteté hier après-midi a réfléchi et concrétisé le programme de son pontificat. Il a eu trois idées : un Synode diocésain, un Concile œcuménique, une mise à jour du Code de droit canon. Il a l'intention d'annoncer ces trois points dimanche prochain aux cardinaux après la cérémonie à Saint-Paul. »

Ce même soir, le Pape écrit une note qui est, c'est le cas de le dire, *ad perpetuam rei memoriam*²⁵.

« Journée *albo signando lapillo*²⁶. Au cours de l'audience avec le secrétaire d'État Tardini, pour la première fois et je dirais comme par hasard, j'ai prononcé le mot de Concile, comme pour dire ce que le nouveau Pape pourrait bien proposer, comme une invitation à un vaste mouvement de spiritualité pour la Sainte Église et pour le monde entier. Je craignais vraiment d'avoir en réponse une grimace souriante et décourageante. Au contraire, le cardinal prit la chose très simplement et lança avec une exclamation inoubliable et un éclair d'enthousiasme : "Oh, oh ! Voilà une idée, une grande idée !" Je dois dire que *viscera mea exultaverunt in Domino*, tout mon être exulta dans le Seigneur, et tout fut clair et simple dans mon esprit, et il ne crut pas bon de devoir ajouter un mot. Comme si l'idée d'un Concile m'était montée au cœur aussi naturellement qu'une réflexion spontanée. »

Le bonheur à grand-peine contenu de don Rossi et la joie du cardinal Tardini furent pour le pape Jean un baume, une invitation décisive à entreprendre un chemin que mes incertitudes lui avaient fait entrevoir comme trop ardu et

accidenté.

Les notes quotidiennes de Tardini et du Pape se complètent dans le *Journal de l'Âme* avec le commentaire de Jean XXIII à la veille de l'ouverture du Concile. Parmi les « grandes grâces faites à quelqu'un qui a peu d'estime de soi-même²⁷ », le Pape notera justement le choix spontané et fécond de confier son projet à son secrétaire d'État.

« Sans y avoir pensé auparavant, prononcé dans une première conversation avec mon secrétaire d'État, le 20 janvier 1959, les mots de Concile œcuménique, de Synode diocésain et de refonte du Code de droit canon, et ceci sans que j'aie fait là-dessus une hypothèse ou un projet quelconque. Le premier à être surpris de cette suggestion que je faisais, c'était moi-même, alors que personne ne m'en avait jamais donné l'idée. »

Et nous voilà à l'aurore du 25 janvier. Après la messe à la maison, le Pape silencieux et recueilli se dirige vers Saint-Paul-hors-les-Murs. Seule une petite poignée de personnes sait que, une fois la messe finie, il fera aux cardinaux, réunis en consistoire dans l'aile capitulaire de l'abbaye bénédictine, un discours inattendu.

Il avait passé les jours précédents en prière et avait gardé très peu de temps pour rédiger les mots qu'il allait prononcer devant ce petit groupe de cardinaux.

Treize heures étaient à peine passées quand Jean XXIII, devant un petit auditoire encore ignorant, scandait ces mots :

« Mes vénérables frères du Collège cardinalice ! Je prononce devant vous, certes en tremblant un peu d'émotion, et humblement résolu à vous proposer le nom et l'ouverture de la double célébration d'un Synode diocésain pour la ville de Rome et d'un Concile œcuménique pour l'Église universelle, souhaitant une invitation aimable et renouvelée pour nos frères des Églises séparées à participer avec nous à ce grand événement de grâce et de fraternité. »

Le discours de l'annonce lui était sorti du cœur et de la plume avec une spontanéité naturelle et pourtant, il laissait déjà

entrevoir ce que seraient la méthode de travail et la dynamique des assises conciliaires. Le cardinal Tardini, qui l'avait lu encore en phase de travail, s'était montré satisfait et enthousiaste, et se limita à me demander de suggérer au Pape quelques petites modifications marginales qu'il accepta volontiers.

Le choix d'annoncer de façon préliminaire un événement de cette ampleur devant le groupe restreint des cardinaux de la Ville avait un sens précis. Le Pape voulait offrir une « fleur d'avant-printemps » d'abord à Rome, pour ensuite propager l'annonce dans le reste du monde.

Revenant de mémoire à ce jour, tout s'éclaire : je me rappelle la sérénité du Pape, son recueillement, sa prière intense dans l'après-midi. Sentiments et dispositions intérieures sont rassemblés dans une note personnelle.

« *Felix et memoranda dies*²⁸. À Saint-Paul, triomphe du clergé et du peuple. J'ai assisté à la Messe chantée dans l'abbaye de Saint-Paul d'Amato. Douze cardinaux présents : ceux qui ont pu venir. Mon homélie lue du trône. Arguments de circonstance sur la clôture de la Semaine pour l'Unité des Chrétiens et les prières spéciales pour la Chine où la persécution contre la liberté de l'Église menace de produire un schisme qui est déjà traduit en actes. Le point le plus important fut cependant ma communication secrète, aux seuls cardinaux, du triple dessein de mon pontificat : Synode diocésain, Concile Œcuménique Vatican II, mise à jour du Code de droit canon. Tout bien réussi. J'ai maintenu ma communication avec Dieu. »

Je réfléchis encore maintenant à mon état d'esprit en ce dimanche 25 janvier 1959, alors que j'accompagnais le Pape à Saint-Paul-hors-les-Murs. Je revois tout, minute après minute. Lui est serein et recueilli. Moi, silencieux et intimidé, influencé par les noms et l'annonce : la basilique, le monastère bénédictin, la Semaine de Prière pour l'Unité des Chrétiens...

J'ai vécu ces cinq heures comme ébahi : départ du Vatican à 9 heures, retour à 14 heures. C'est dans cette parenthèse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cet après-midi-là, toujours dans l'intention de le taquiner, je me présentai avec *L'écho* entre les mains, chantonnant : « Eh bien ! Sainteté, dans votre Bergame aussi, la mode a désormais pris le pas sur les anciennes tenues ! »

À ce moment-là, il m'interrompit : « Ce ne sont pas des gens de Bergame ! Ce sont des *nigauds* venus chez nous en vacances ! » Ces *nigauds* étaient les Milanais et les Brianzoli, et le Pape tenait à répéter qu'il s'agissait d'étrangers qui n'avaient rien de commun avec ses braves concitoyens. Son amour pour sa ville allait jusque-là.

Au nom de cette terre tant aimée, il s'entacha de ces petits péchés innocents, démontrant par là un attachement sincère à ses origines. Et cependant, jamais, en aucune façon, cet attachement ne l'empêcha de regarder bien au-delà, de voir le monde dans son ensemble. Il fut le premier pape à introduire dans ses discours des souhaits et salutations en différentes langues, pour pouvoir parler aux peuples de toute la Terre, et même lorsque la maladie le mena au bout de ses forces, Jean XXIII ne cessa pas d'étudier les langues étrangères.

Je me rappelle que, pour son dernier Noël, celui de 1962, il me demanda de lui trouver la grammaire russe d'Ettore Lo Gatto. Il avait quatre-vingt-un ans, mais me dit : « Si Dieu me prête vie, je veux me familiariser avec cette langue... » Il venait juste de recevoir les vœux de Noël de Nikita Khrouchtchev, ce qui avait éveillé un grand intérêt et alimenté d'infinies soupçons. « Que veulent dire ces vœux ? Quel piège se cache derrière ? » se demandaient beaucoup, alors que Jean XXIII se contenta de prendre ces mots pour ce qu'ils étaient. « À des paroles courtoises, on répond toujours par des paroles courtoises », m'avait-il toujours dit. « Ce n'est pas humain de penser que derrière la gentillesse se cache toujours un couteau. » Et à la barbe de toutes les suppositions infondées et des interprétations

pinailleuses, le Pape, au cours de la nuit de la Saint-Etienne, se leva de son lit, s'agenouilla devant son crucifix et fit l'offrande de sa vie pour la Russie.

Malgré certains points de provincialisme innocent, sa vision du monde n'admettait pas de particularisme. Du reste, il était ce même homme qui avait reçu en cadeau des missionnaires verbites une mappemonde à laquelle il s'attacha aussitôt et qui est conservée aujourd'hui dans sa maison natale de Sotto il Monte. À chaque fois, au cours des audiences, le Pape demandait à son visiteur de s'approcher de ce globe terrestre et lui disait : « Montrez-moi où se trouve votre pays. Je ne peux y mettre les pieds, mais j'y mets mon cœur et ma bénédiction. »

Pourtant, sa constante aspiration à l'internationalité n'avait pas du tout comme réflexe d'établir une relation détachée et impersonnelle avec celui qui était près de lui. Ainsi, la recherche de la familiarité, même et surtout dans les occasions les plus strictement protocolaires, était pour lui un impératif auquel il ne voulait pas se soustraire.

Le 5 mai 1961, par exemple, eut lieu la rencontre de Jean XXIII avec la reine Élisabeth d'Angleterre et le prince consort Philippe d'Édimbourg. Au Vatican, on déploya la magnificence des grandes occasions et les chroniques soulignèrent l'événement, commentant abondamment, et dans les moindres détails, même les préparatifs les plus insignifiants. Elles ne purent cependant pas enregistrer le changement de protocole que le Pape avait imaginé au dernier moment, dans le but de teinter l'audience, pour ainsi dire, d'un air de famille.

Témoin du fait, j'aime le revivre. Le matin, alors qu'il se préparait à la rencontre, Jean XXIII m'avait confié : « Voici comment je procéderai : une fois que la souveraine et le prince seront entrés et que la cour se sera retirée, je sonnerai la petite cloche. Tu entreras et, sans que ceux qui sont à l'extérieur s'en

rendent compte, nous passerons de la salle du trône à la bibliothèque privée. »

À l'heure prévue, le fastueux cortège arriva : il y eut d'abord échange de politesses, flash des photographes, curiosité de l'entourage. On ferma la porte, quelques minutes s'écoulèrent. À l'étonnement de la cour, il sonna la cloche et j'entrai. Le Saint-Père me présenta aux hôtes, leur demandant que je puisse rester. Il m'avait auparavant expliqué comment il voulait donner à cette partie plus intime de la rencontre une marque de familiarité. Sitôt dit, sitôt fait, de l'intérieur, sans que personne à l'extérieur ne s'en aperçoive, on passa dans la bibliothèque privée. Là, la conversation prit une autre tournure et le Pape se laissa aller à des souvenirs personnels : « Quand j'étais enfant, dans ma maison paysanne, j'entendais mes parents appeler la reine Victoria l'impératrice des Indes. J'y pensais ce matin. Le pauvre garçon d'alors, placé par la Providence à ce poste de responsabilité, se réjouit de saluer la descendante directe de cette souveraine et de rendre hommage, à travers vous, à toute la nation britannique. »

« J'ai, dans cette pièce, poursuivit le Saint-Père, des entretiens chaque jour pendant de nombreuses heures. Je reçois ici mes collaborateurs, les évêques et tous ceux qui désirent me parler, dans le désir de me rendre utile à tous, professant envers chacun respect, confiance, amitié. »

Avec un ample geste du bras, il montra tous les portraits au mur : « Voilà mes prédécesseurs de ce siècle. Je les ai voulu ici, près de moi, pour qu'ils m'aident de leur protection et de leur puissante prière. Voilà le pape Léon, *lumen in coelo*. En 1903, il a reçu Édouard VII. Ensuite, c'est Pie XI, il a reçu Georges V en 1923. Celui-là, plus proche, c'est Pie XII. Votre Majesté l'a connu peu de temps avant de monter sur le trône. Ici, le 5 décembre 1960, j'ai eu le plaisir d'accueillir le Docteur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

adressée à tous ces socialistes et communistes craints était malicieusement interprétée comme une ouverture à gauche ou, pire, montrée du doigt avec aigreur comme une concession faite aux mécréants. Si seulement ces critiques et détracteurs avaient su quelle spontanéité le pape Jean mettait dans son langage, s'ils avaient pu comprendre le sens profond des paroles et des pensées qu'il avait envers ceux qui, à l'époque, étaient considérés comme la plus grande menace pour l'Occident et pour l'Église !

Hier, les ennemis étaient la Russie et le communisme ; aujourd'hui, nous alimentons le feu du conflit envers l'Islam et les pays arabes. Chaque jour consacré à raviver ces flammes est un jour de plus vécu dans l'obscurité.

Je réfléchis souvent à ce qui nous sépare de celui qui pense et vit d'une façon différente de la nôtre et, inévitablement, le souvenir me revient de la capacité du pape Jean à se tourner vers celui qui, sur le papier, était considéré comme son opposant, son antagoniste. Je pense à toutes ses années de service en Bulgarie et en Turquie, patries si différentes de la sienne, mais dans lesquelles il n'a jamais cessé de chercher le dialogue et la rencontre. Et il le fit toujours avec un profond respect, avec l'attitude de celui qui parle, non pour entendre le son de sa propre voix, mais pour vous poser des questions, pour chercher avec vous une réponse.

Au cours de ces années, la tension avec les communistes était perceptible, surtout dans certaines régions d'Italie.

Dans la province de Mantoue par exemple, toutes les communes étaient tenues par le PCI ou le PSI, exception faite de l'une d'entre elles, Bozzolo, le petit centre où vivait le prêtre partisan don Primo Mazzolari. Dans ce lieu, désormais, les enfants n'étaient plus baptisés, les mariages étaient célébrés uniquement devant le maire et les enterrements étaient presque

toujours civils. La vie de cet homme d'Église, qui s'est déroulée dans un contexte particulièrement emblématique des tensions sociales de ces années-là, est pleine d'anecdotes qui résonnent comme des enseignements.

Un jour, don Primo, à l'occasion de la mort d'un de ses paroissiens, écrivit une petite lettre aux proches du défunt, leur disant qu'il aurait voulu – s'ils acceptaient – passer faire une prière. Les destinataires déclinèrent l'offre, mais don Primo ne se découragea pas. Il ne réagit pas en montrant que cette réponse le fâchait ; pour rien au monde, il n'aurait voulu renoncer à son droit de prier, mais ce n'est pas pour cela qu'il allait le revendiquer de façon agressive face à la douleur de cette famille. Le lendemain, jour des funérailles, il se joignit au cortège funèbre comme un quelconque passant, vêtu de sa soutane et égrenant un chapelet entre ses doigts. Voici le moyen de s'approcher de ceux que nous nommons nos « ennemis » : non pas en les agressant, mais en comprenant leurs raisons, dans le plein respect des libertés réciproques. Don Primo Mazzolari, comme du reste le pape Jean, ne chercha jamais la bataille et fut accueilli dans la paix par ceux que nous avons toujours définis comme des étrangers et des ennemis.

Mais le fait que le pape Jean ne connût pas le langage de l'agression ne veut pas dire que ses paroles furent conciliantes ou indulgentes à outrance. Observateur sensible de son temps et interprète sincère d'un besoin de paix largement répandu, le Saint-Père inaugura son pontificat en adressant cet appel aux chefs d'État le 29 octobre 1958, le lendemain de son élection.

« Les peuples ne vous demandent pas ces engins de guerre monstrueux découverts dans notre temps, qui peuvent causer des massacres fratricides et la perte universelle. Ils demandent la paix, la paix en vertu de laquelle la famille humaine peut vivre, s'épanouir et prospérer librement. Ils veulent la justice qui puisse finalement faire droit aux exigences et aux devoirs des

classes dans une solution équitable. Ils demandent finalement la tranquillité et la concorde qui seules peuvent être la source d'une prospérité véritable³⁷. »

Quatre ans plus tard, au seuil de Vatican II, dont il qualifia l'ouverture de « journée de la paix », il se tourne de nouveau vers les grands de la terre, avec sa voix de maître et de pasteur, les invitant à continuer à se rencontrer et à discuter, à se tenir prêts à faire les sacrifices nécessaires pour sauver la paix.

Dans ces mots – comme du reste dans toute l'activité pastorale de Roncalli – nous pouvons déjà sentir les germes de l'encyclique *Pacem in terris*. Ce document étant le dernier grand acte public du Pape, ce texte, dans la mémoire de beaucoup, apparaît comme le testament du pape Jean. En effet, c'est comme si se concentraient dans ces pages ses préoccupations et les espérances auxquelles il tenait le plus, celles qui concernaient la paix dans le monde.

Cinquante-cinq jours après l'encyclique, alors que sur la place Saint-Pierre résonnaient les lents coups de cloches sonnant le glas et que les médias commentaient la mort du Pape à la Pentecôte, Giacomo Manzù sculpte sa main, désormais inerte, dans de la glaise, puis du bronze. À la base de cette main, qui resplendit à Ca' Maitino, l'artiste bergamasque inscrit les mots *Pacem in terris*, comme si le Pape s'était approprié le texte biblique de Job : « Voilà mon dernier mot³⁸. »

L'encyclique n'a rien perdu de son actualité. Elle invite à prêter attention à ce message chrétien toujours pertinent et à y réfléchir plus attentivement. Elle renvoie à ce qui est souvent souligné dans l'Évangile sur les « signes des temps » parce que Dieu ne parle pas à l'homme seulement par la bouche de ses prophètes, mais aussi à travers les épisodes de l'Histoire. La paix se base sur le respect du dynamisme de la société moderne et promeut l'homme. C'est pour cela que toute activité –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

authentique, des fidèles.

Le processus fit donc son chemin, long et réfléchi ; on passa en revue avec une minutie extrême la vie et les œuvres de Jean XXIII, et on étudia finalement le point dirimant, celui des expériences miraculeuses. L'histoire de la guérison inattendue autant qu'inexplicable de sœur Caterina Capitani fut la preuve définitive qu'on attendait et le parcours trouva son heureux achèvement : sans précipitation ni agitation, mais à presque quarante ans de la mort du pape Jean, en septembre 2000.

Son nouveau statut de bienheureux ne l'a pas éloigné de mon souvenir ni ne me l'a rendu plus éthéré ou plus inaccessible. Au contraire ! Dans mon souvenir, comme dans les pensées que je lui porte chaque jour, le pape Jean est encore vivant et proche, tangible et intense comme son enseignement. Maintenir vivante cette proximité à sa personne et à ses paroles est un défi, un engagement qui me pousse moi-même à devenir un chrétien plus fervent.

C'est pour cela qu'aujourd'hui encore, je me tourne vers vous, Saint-Père, comme si j'étais encore à vos côtés et que je pouvais vous parler. Comme si les pages de ce livre étaient une longue lettre infatigable de confessions.

Bienheureux pape Jean, je reviens en mémoire à nos nombreuses conversations. Il en a fallu pour que je réussisse à vous écouter en profondeur, à vous ouvrir l'intime de mon être avec toutes mes incertitudes et aspérités, craignant toujours de ne pas avoir compris, de ne pas savoir partager, de ne pas réussir à oser la radicalité de l'aventure évangélique. Vous avanciez bien plus vite que moi.

Je me rappelle ce mercredi de printemps où, alors que je m'approchais de votre table de travail, vous avez interrompu votre psalmodie pour me confier : « Je ne sais ce qui m'arrive. Cela fait soixante ans que je récite ces psaumes, soixante ans

que, dans le cycle des semaines, je rencontre le Psaume 131 et aujourd'hui, il me semble que je l'ai découvert et goûté pour la première fois ».

*« Je n'ai pas le cœur fier,
Ni le regard hautain.
Je n'ai pas pris un chemin de grandeurs
Ni de prodiges qui me dépassent.
Non, je tiens mon âme en paix et silence ;
Comme un petit enfant contre sa mère,
Comme un petit enfant, telle est mon âme en moi.
Mets ton espoir, Israël, en Dieu, dès maintenant et à jamais ! »*

« C'est le miroir de mon âme, avez-vous conclu. Je me vois comme cela en présence du Seigneur : *un petit enfant contre sa mère.* »

Une chose semblable m'est arrivée à votre égard. J'ai lu plusieurs fois le manuscrit, les épreuves et enfin le texte imprimé de votre *Journal de l'Âme*, document essentiel pour vous connaître et comprendre qui vous avez été, comme homme, comme prêtre, comme pasteur. Mais ces lectures répétées n'ont pas atténué la stupeur de la première fois et encore aujourd'hui, je me surprends à faire dans ces mêmes pages de nouvelles découvertes, à trouver de nouvelles lumières. Et je me sens traversé par une vague de tendresse et de sympathie.

Très bienheureux Père, j'ai refait lentement le court trajet qui va de Sainte-Marie-de-Brusicco, où vous avez été baptisé, à la ferme Palazzo que vous ont donné vos parents.

Me voici arrivé, dans la cour en face des pièces habitées par vos parents. On dirait que le temps s'est arrêté, il y a toujours les mêmes murs disjoints et fendus, l'escalier oblique en bois fissuré. Les mêmes portes qui mènent à la vieille cuisine, aux chambres à coucher, au bûcher, à l'étable, à la cave. Au centre de la cour, à la place de l'ancien mûrier, un jeune tilleul,

considéré comme un symbole de l'amitié, dont les fleurs ont des vertus adoucissantes. Comme vous, Saint-Père, qui étiez l'ami de tous, capable de rendre douces les eaux les plus amères.

Au moment où sonnaient vos douze ans, vos proches émigrèrent de là vers la ferme Colombera adjacente, une vingtaine de mètres au-delà de la route de la ferme. Vos cousins restèrent au Palazzo et les années passant, d'autres familles de fermiers et d'ouvriers agricoles se succédèrent.

Vous parliez souvent de cette demeure. Vous y avez appris l'art de la prière, de l'obéissance, du travail. Si nous tendions l'oreille, nous pourrions encore entendre résonner la voix de maman Marianna à l'Angélus du matin et celle du grand-oncle Xavier au chapelet du soir.

Dès que vous vous réveilliez, tous les matins, vous voyiez Xavier à genoux en prière. Parfois, vous aperceviez votre père accoudé au balcon, montrant à votre mère les champs en fleurs, assurance du pain quotidien pour la famille nombreuse.

Êtes-vous revenu en ces lieux ? Certainement, oui, comme prêtre, évêque et cardinal. Peut-être, en pensée, avez-vous fait le tour de ces vieilles pièces la nuit même où vous êtes devenu pape ?

Je me rappelle encore ce 28 octobre, instant après instant. C'était un mardi et à 17 heures, la fumée blanche nous a donné l'assurance que l'élection était faite. À 18 h 05, le cardinal Nicola Canali a déclamé la *gaudium magnum* : « Nous avons un pape. C'est le cardinal patriarche de Venise, Angelo Giuseppe Roncalli, qui a pris le nom de Jean XXIII. » Peu après, du balcon central de la Basilique vaticane, vous avez donné votre bénédiction à Rome et au monde. Il fut tout de suite évident que vous étiez un maître, mais « le maître qu'on n'attendait pas ». Dans la Salle des Ornaments, vous avez rencontré les membres de votre Secrétairerie d'État et les membres du Conclave. À

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Siri, Giuseppe
Spellman, Francis Joseph
Stepinac, Alojzije Viktor
Suenens, Léon-Joseph
Tardini, Domenico
Testa, Gustavo
Timothée (saint)
Tisserant, Eugène
Tommaso della Passione ou de la Passion (Eugenio Viso)
Tommaso da Olera ou d'Olera
Urbani, Giovanni
Valeri, Valerio
Van Lierde, Pierre Canisius
Verdi, Giuseppe
Victoria (reine d'Angleterre)
Wyszynski, Stefan

Table des matières

Couverture

4^{ème} de couverture

Titre

Citation

Introduction – Le gardien de la mémoire, Ezio Bolis

Prologue – Le jeune homme sévère et le vieillard souriant

I. Aubes

II. La rencontre

III. L'élection

IV. Le Concile Vatican II

V. Promenade dans les Jardins du Vatican

VI. Pacem in terris, l'esprit du temps

VII. Deux frères

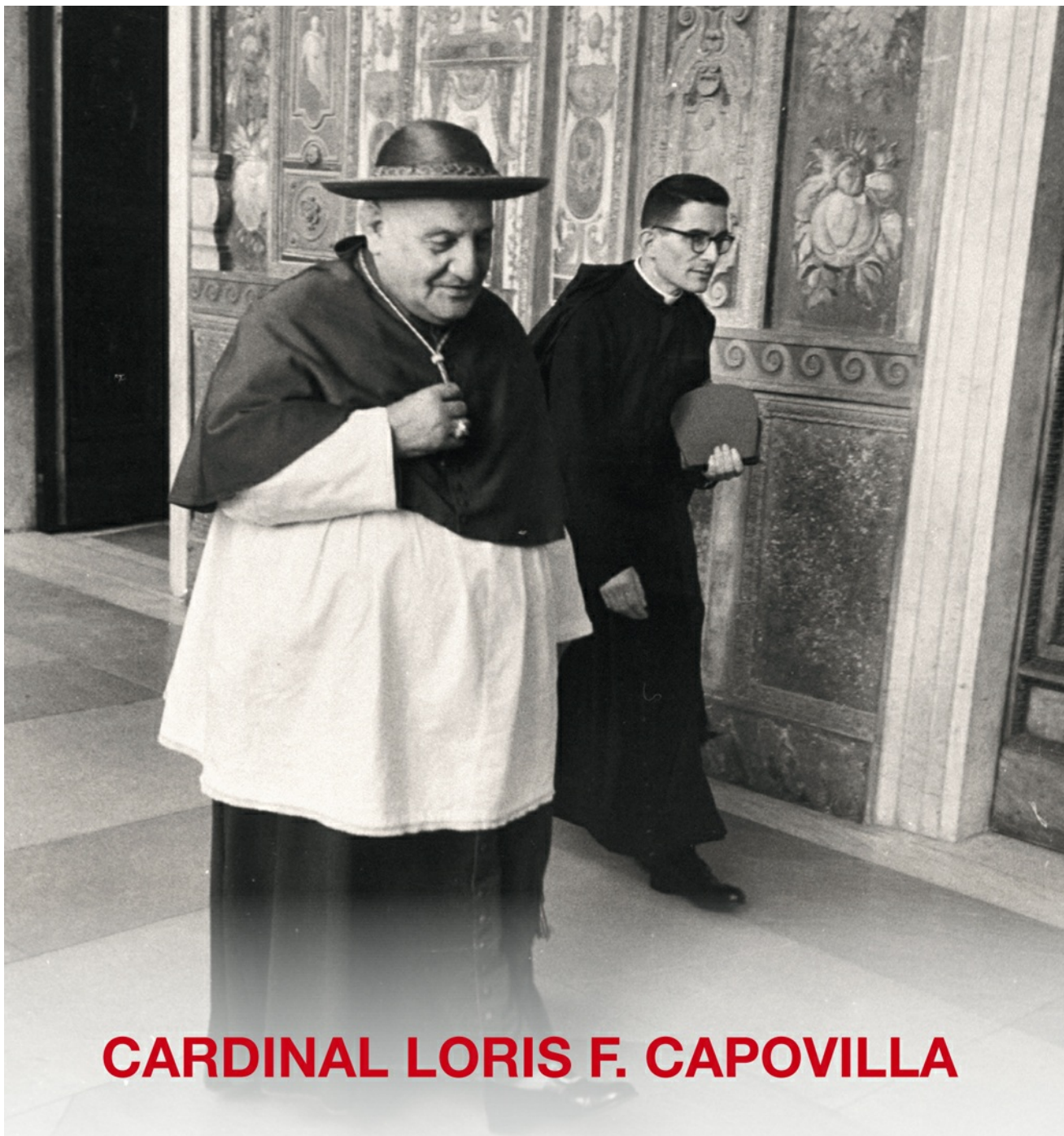
VIII. Un bienheureux parmi nous

Épilogue – En chemin

Remerciements

Index des noms propres

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter
des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr



CARDINAL LORIS F. CAPOVILLA

**MES ANNÉES AVEC
LE PAPE JEAN XXIII**

Conversations avec Ezio Bolis